

classé sous le n° 7, il constata que la statue en bois du bonze Minh-hing 明行, jadis placée à l'intérieur de ce monument, avait été transportée dans une pagode à côté, et défigurée par une grossière restauration. Cet acte de vandalisme est d'autant plus à déplorer qu'il s'agissait d'une sculpture ancienne, exécutée par un artiste habile, et qui méritait l'attention des amis et historiens de la plastique religieuse annamite. Les deux photographies reproduites par nous (pl. X) permettent de se faire une idée des effets désastreux occasionnés par le zèle du peintre-restaurateur. Le bonze Minh-hing, dont cette sculpture reproduit les traits, était originaire du *fou* de Kien-tch'ang, province de Kiang-si. En 1633, il suivit son maître spirituel P'ou-kio qui se rendait au Tonkin. Ordonné bonze supérieur en 1644, il parcourut de nombreuses provinces dans l'Annam du Nord et ne tarda pas à devenir l'objet d'une profonde vénération de la part de la population. Il mourut âgé de 64 ans. Son stûpa commémoratif fut érigé par ses disciples en 1659 (1).

La statue en bois de la princesse Nguyễn-ngọc-Tú, qui se trouve dans une pagode funéraire située dans la même région, a eu également à souffrir d'une restauration barbare.

**Cambodge.** — *Cérémonies de l'incinération de S. M. Sisowath.* — Les fêtes et cérémonies publiques qui eurent lieu à Phnom Penh à l'occasion des funérailles du roi Sisowath durèrent huit jours; elles commencèrent le vendredi 2 mars 1928 par la procession à travers la ville de l'urne contenant le corps du roi (pl. XI-XII). Cette urne en argent doré, de 3m.60 de haut, fut ensuite installée sur un catafalque dressé spécialement à cette occasion dans un enclos au Nord du Palais royal, où elle resta exposée les jours suivants (pl. XIII). La foule fut admise à circuler autour du catafalque, pendant qu'à heures fixes des bonzes venaient réciter des prières pour le roi défunt. Ce fut le vendredi 9 mars que fut incinéré le corps de S. M. Sisowath, en présence de toutes les autorités, des fonctionnaires, officiers, colons, et des représentants des divers pays de l'Union indochinoise. Enfin le samedi 10 mars eut lieu l'exposition publique des ossements préalablement lavés et parfumés et placés dans une urne en métal précieux. Les cérémonies prirent fin le dimanche 11 mars par une réception ouverte dans la salle des fêtes du Palais royal.

Tel est, brièvement résumé, le compte rendu des fêtes officielles auxquelles tout le monde fut admis et put assister.

Mais les rites relatifs à l'incinération et aux cérémonies qui accompagnent la mort d'un souverain au Cambodge sont assez compliqués: ces rites ont été publiés dans une brochure dont le texte cambodgien a été rédigé par le ministre du Palais royal, l'okña vãn Thiounn. Elle commence par une biographie succincte du roi défunt et relate toutes les cérémonies qui eurent lieu à partir de son agonie ainsi que le rituel devant être observé jusqu'au dépôt des restes incinérés dans le tombeau qui sera construit à Udong.

Le prochain fascicule du *Bulletin* donnera la traduction abrégée de ce texte, qui n'a d'ailleurs pas toujours été suivi exactement dans tous ses détails; je me

---

(1) Nous devons ces renseignements à M. Thai-vân-Toàn, tống-độc de Thanh-hoà, qui voudra bien trouver ici l'expression de notre sincère gratitude.

contenterai de décrire brièvement ici ce que j'ai pu voir par moi-même et les cérémonies auxquelles il m'a été donné d'assister. Parmi ces dernières, certaines n'étaient pas publiques et je tiens à remercier ici M. Le Fol, Résident supérieur au Cambodge, et S. E. Thiounn, ministre du Palais, pour leur obligeance à me faciliter l'entrée de l'enclos du Mén aux heures interdites à la foule, afin de suivre les principales phases des cérémonies.

Le cortège de l'urne funéraire, qui défila le 2 mars à travers la ville (pl. XII), était composé d'éléments variés et parfois disparates : les accessoires en carton y voisinaient avec des animaux réels. L'ensemble, composé de gens de toutes nationalités, escortant le char sur lequel reposait l'urne, s'étendait sur plus d'un kilomètre de longueur. La foule des spectateurs était maintenue de chaque côté par des cordes tenues par des enfants porteurs de pavillons, d'oriflammes ou d'écrans, habillés de rouge et bleu et coiffés d'une petite calotte rouge. Des cavaliers porteurs d'étendards précédaient les mandarins en tuniques blanches brochées d'or et coiffés de cet étrange bonnet blanc terminé par une longue pointe cylindrique, appelé *lomphak*. Cette coiffure est, dit-on, celle que portent les devatās.

Derrière des canons minuscules trainés par des serviteurs costumés en bleu et rouge, venaient des délégations de Malais en costume de leur pays, puis des éléphants montés par des personnages habillés en yakšas. On avait fait venir des éléphants de toutes les provinces du Cambodge pour renforcer le nombre de ceux qui devraient participer à la procession.

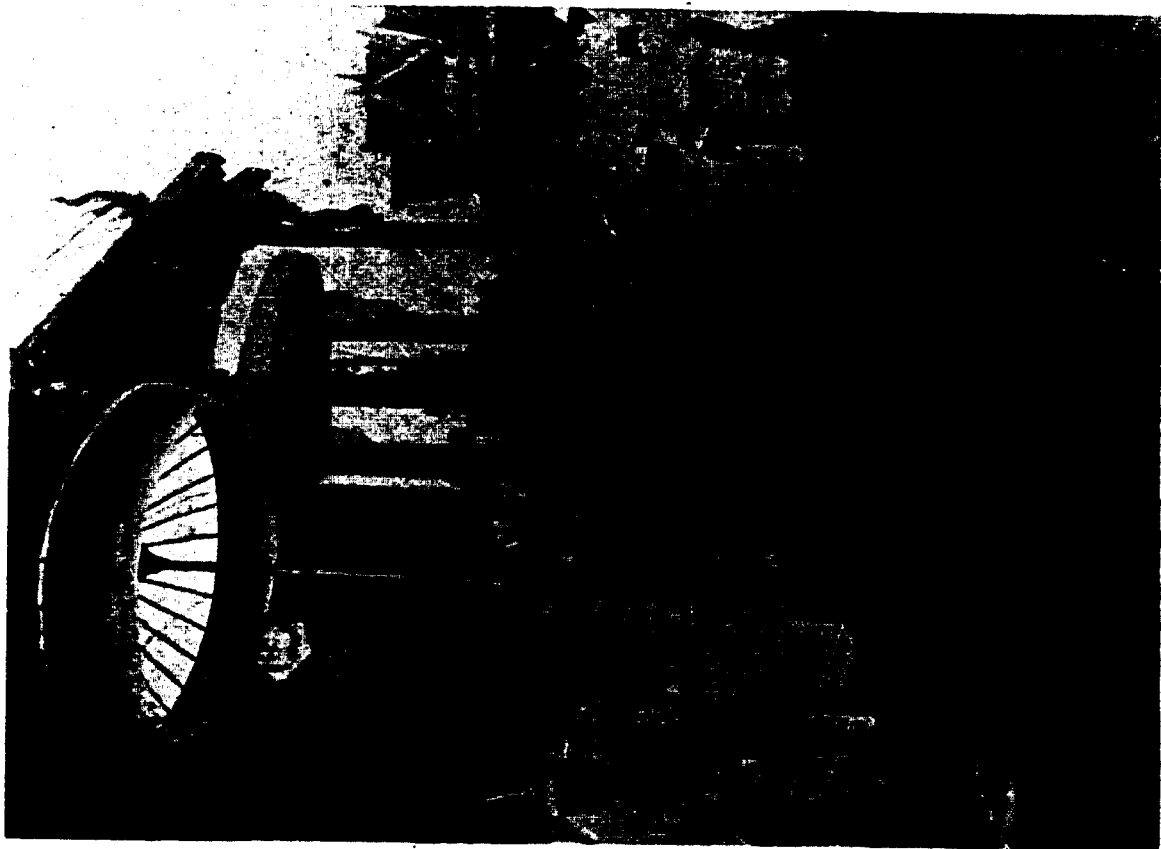
Des orchestres chinois, siamois, malais, ainsi qu'une musique militaire européenne s'intercalaient çà et là dans le cortège ; un piquet d'infanterie coloniale, venu pour rendre les honneurs, précédaient les 88 animaux en carton, symbolisant les années d'existence du roi défunt. Chacun des animaux portait sur son dos une robe jaune pliée qui devait être offerte aux bonzes ayant participé aux cérémonies.

Puis venaient les ministres, les fonctionnaires de haut rang ainsi que les membres de la famille royale ; des porteurs de fanions blancs précédaient le cortège des bakous, qui conservent à la cour du Cambodge les souvenirs de l'ancien culte brahmanique et dont le chef était porté sur un palanquin. Également portée en palanquin, une des filles du roi défunt, la tête rasée et tout en blanc, jetait du riz grillé parmi la foule.

Enfin venait le char funèbre constitué par trois plateformes en bois bordées de corps de nāgas en métal doré, soutenant l'urne que surmontait un pavillon au toit étagé et pointu, terminé par une flèche. Sur les étages du char se tenaient des danseuses en costumes de théâtre et, près de l'urne, les deux plus jeunes fils du roi défunt. Le char était posé sur un châssis d'automobile dissimulé.

Derrière le char venaient encore des mandarins à cheval, puis les femmes du palais, suivant à pied, la tête rasée, et habillées de blanc en signe de deuil.

La procession, partie du Palais royal, après avoir suivi les quais et remonté jusqu'au pont de Verneville, revint par le boulevard central de la ville et les quais jusqu'à l'enclos du Mén. Là, l'urne, reçue par le nouveau roi, S. M. Monivong, entouré de toute sa cour, fut descendue sur un plan incliné en bois construit pour cet usage, portée trois fois autour du Mén, et remontée sur le catafalque qui avait été dressé sous le pavillon central (pl. XIII). Les conques dans lesquelles soufflent les bakous, les tambours frappés en cadence, ajoutent encore à l'impression de grandeur et de tristesse que dégage ce spectacle.



A



B

FUNÉRAILLES DE S. M. SISOWATH.

A. L'urne funéraire au Palais avant le départ du cortège.

Le Résident supérieur au Cambodge se présente alors et vient saluer l'urne. Puis la partie officielle du cortège se retire et les cérémonies rituelles, qui se répèteront les jours suivants, commencent : repas apportés et offerts au roi défunt, prières des bonzes, chants des pleureuses veillant auprès de l'urne (dans la partie Ouest qui a été réservée aux femmes).

La nuit est venue et soudain tout l'enclos du Mén s'éclaire : de nombreuses lampes électriques garnissent et soulignent dans l'obscurité toute la charpente extérieure et intérieure du pavillon central.

A 21 heures, le feu d'artifice, préparé dans la journée par les bonzes sur les mâts dressés pour cet usage autour de l'enceinte intérieure du Mén, embrase la nuit de ses fusées et de ses fleurs scintillantes qui se balancent quelques instants sur leurs tiges flexibles.

La foule défile en silence autour des attractions diverses, qui ne paraissent pas exciter un vif intérêt. Le pavillon des danses cambodgiennes constitue l'attraction la plus importante et la plus suivie.

A minuit, on fait évacuer toute l'enceinte du Mén ; les divertissements prennent fin vers 23 heures et demie, et le public est refoulé par la police vers les portes.

Alors, dans le silence impressionnant de la nuit, s'élève le chant des pleureuses groupées dans la branche Ouest du Mén. L'effet est grandiose : l'intérieur du Mén avec l'urne qui se profile dans le ruissellement des lumières, sous les plis des longues draperies blanches constellées d'étoiles d'or encadrant le piédestal, forme un décor qui s'harmonise avec les lamentations funèbres des femmes, scandées par le rythme bref d'un tambour qu'accompagnent les modulations d'un flageolet plaintif.

Le deuxième jour, samedi 3 mars, à part les cérémonies rituelles ordinaires qui se répèterent quotidiennement, fut marqué par l'incinération, à 16 heures et demie, dans l'angle Sud-Est de la cour de la Pagode royale, des résidus provenant du lavage du corps du roi défunt. Je rappelle que le corps avait été déposé, après la mort du souverain, c'est-à-dire sept mois auparavant, dans une urne, où il avait été imprégné de parfums et baigné de produits antiseptiques.

Le matin de la procession, le corps avait été sorti de l'urne et dépouillé des vêtements et bijoux dont on l'avait paré au moment de sa mort. Je n'insiste pas sur tous ces détails qu'on trouvera énumérés dans le texte de S. E. le ministre du Palais.

Le corps au sortir de l'urne apparut, paraît-il, assez bien conservé, sauf le visage protégé par un masque et sur lequel l'action des antiseptiques n'avait pu s'exercer : avant d'être remis dans l'urne, il avait été nettoyé et lavé, et les résidus, sanies et lambeaux d'étoffe, furent placés dans des sacs cousus et amenés par le service des laveurs de cadavres dans deux récipients dorés. Un petit bûcher avait été préparé sous un pavillon en forme de dais tendu d'étoffes blanches : des chaises étaient installées du côté Ouest pour le roi, des dignitaires et les quelques Européens qui assistaient à cette cérémonie. Les sacs contenant les sanies furent mis dans une cuve préparée sur le bûcher.

Le roi arriva sur un palanquin, escorté de porteurs d'oriflammes ; des fleurs faites de copeaux de bois de santal furent distribuées aux assistants pour être déposées sur le bûcher auquel le roi vint lui-même mettre le feu.

Il est à noter qu'aucun bonze cambodgien n'assistait à cette cérémonie, qui ne présente aucun caractère sacré, puisqu'il ne s'agit en l'espèce que de débris

purement matériels et périssables. Mais un bonze annamite, ayant réussi à s'introduire, se livra devant le roi à des prosternations et à des démonstrations si peu discrètes qu'il fut prié de sortir.

Pendant ce temps, dans l'enclos du Mên, des mandarins juchés sur des miradores disposés à cet effet, lançaient à la foule des pièces de monnaie introduites dans des citrons.

Le roi vint ensuite saluer l'urne, et les cérémonies et réjouissances se poursuivirent comme la veille.

Les jours suivants ne présentèrent rien de nouveau : même cérémonial, même récitations de prières, mêmes chants des pleureuses se reproduisant aux mêmes heures.

La foule indigène circule, assez peu dense d'ailleurs, dans l'enclos du Mên et se presse le soir autour des quelques attractions, théâtres d'ombres et de marionnettes, danses cambodgiennes, disséminées autour des galeries intérieures du Mên.

L'enclos où s'élève ce dernier est un terrain d'une centaine de mètres de côté, limité au Sud par le Palais royal, et à l'Ouest par l'Ecole des Arts cambodgiens et le Musée Albert Sarraut. Il est entouré d'un petit mur interrompu sur les quatre axes par une porte. Autour du pavillon central, conformément au plan des temples des époques classiques khmères, est une enceinte carrée de galeries en paillotes et bambous, recouvertes de toile blanche avec, dans les angles, de petits pavillons (*samsan*) réservés aux bonzes.

Entre le mur extérieur et cette enceinte intérieure on pouvait voir : du côté principal, à l'Est, dans l'angle Nord, un pavillon affecté au culte mahâyâniste, où les Chinois du Cambodge avaient installé des autels pour rendre au roi défunt les honneurs funèbres selon leur religion. Tout l'intérieur de ce pavillon était meublé de représentations, en papier peint collé sur des ossatures en bambou, d'objets usuels et familiers : chaloupes, automobiles, coffres-forts, maisons, pagodes, ainsi que des marionnettes et des animaux.

Toutes ces représentations furent livrées aux flammes à la fin des fêtes pour porter à l'âme du roi défunt un dernier souvenir des choses terrestres qu'il avait quittées.

Au Sud de ce même côté Est, se trouvait le pavillon réservé aux danses cambodgiennes avec son plancher très surélevé, ses coulisses et la salle de spectacle. Des troupes particulières y alternaient avec les danseuses royales pour y mimer tous les soirs les légendes chères au peuple cambodgien.

A côté, s'élevait un minuscule théâtre d'ombres khmère avec personnages articulés (siamois : *năng talung*).

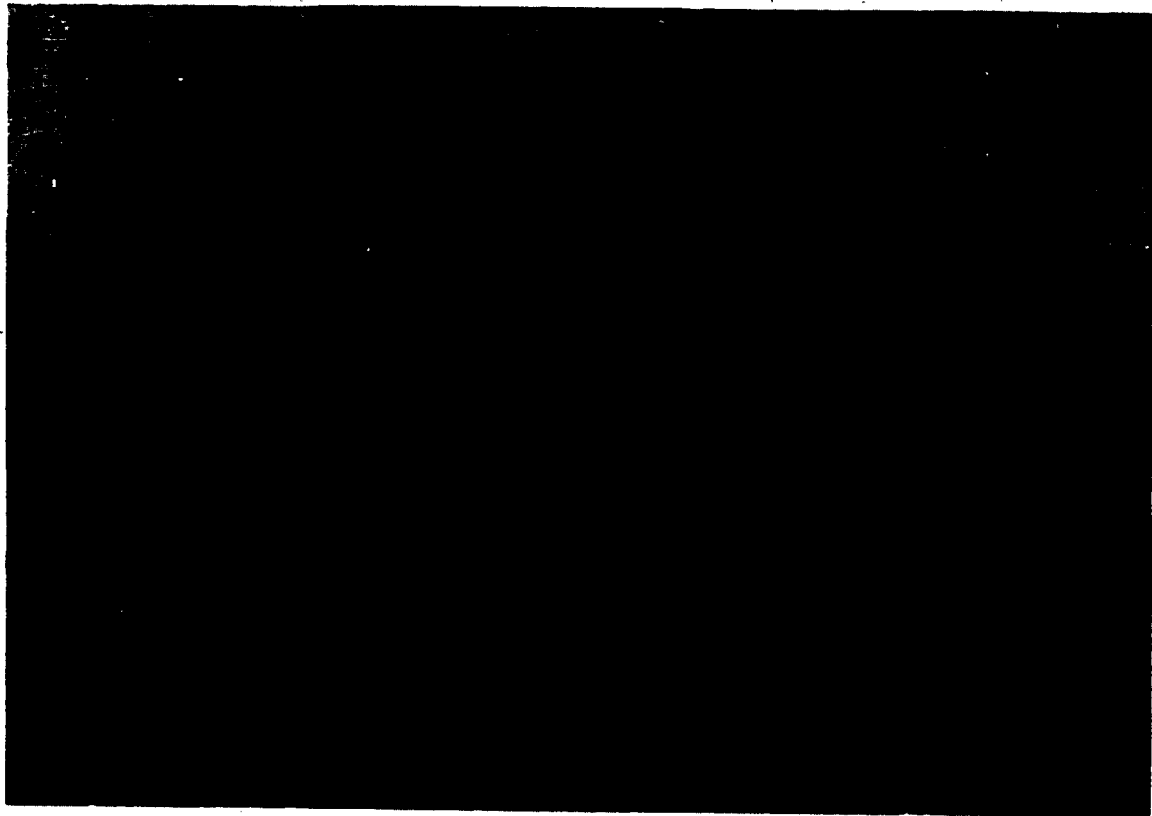
Dans la partie centrale Est de l'enclos, en plus des mâts supportant des pièces d'artifice et des *chat ruot* ou mâts ornés de sept parasols en forme de fleurs renversées, étaient les deux petites tourelles en bambou, tapissées d'étoffe blanche (*phkà bôprik*) sur lesquelles les mandarins montaient faire les distributions à la foule.

Devant chaque porte, donnant accès à l'enceinte intérieure, était un écran qui masquait la vue du catafalque, et de chaque côté se dressait un yakṣa en carton ou papier peint.

Du côté Sud était l'entrée réservée aux mandarins et dignitaires de la cour ; c'est là que se dressait, dans la partie Ouest, le pavillon réservé au roi et à ses ministres (*prāḥ banlā koṅ*).



A



B

**FUNÉRAILLES DE S. M. SISOWATH.**

**A. La procession. — B. L'arrivée de l'urne au Práh Mén. (P. 322.)**

Le côté Ouest entre les deux enceintes était affecté aux dames du Palais ; elles demeuraient dans des paillotes qui avaient été dressées là spécialement pour elles. L'accès direct à la porte intérieure Ouest du Mén leur était réservé et des cordes en interdisaient la circulation à la foule.

Dans l'espace Nord se trouvaient les divertissements et jeux populaires. On n'y voyait guère que le châssis de toile destiné aux *nān sbèk*, ou théâtre d'ombres en peaux de buffles découpées et ajourées, et une petite scène de marionnettes.

Pour être complet, il faut mentionner la présence de pompes à incendie que la réunion de tant de paillotes, boiseries et tentures, exposées aux flammèches des pièces d'artifice ou à un court-circuit, expliquait suffisamment.

A l'intérieur des galeries entourant le Mén était au Sud-Ouest la salle dite des parfums, où était exposée l'urne en bois dans laquelle on devait placer le corps du roi pour l'incinération.

De chaque côté des portes étaient installées des expositions d'objets divers, organisées par les principaux dignitaires du Palais.

Le pavillon du Mén, d'une hauteur totale de 35 mètres jusqu'à la pointe, formait en plan une croix dont la branche Est était un peu plus grande. Au centre se dressait le piédestal avec l'urne funéraire. La charpente, tout en bois, était constituée par de hautes colonnes supportant une toiture étagée du même type que celle des pagodes, mais avec tuiles fictives peintes. Une longue flèche dominait l'ensemble et complétait la silhouette élancée de ce pavillon.

Les murs étaient en paillotes et nattes, sur lesquelles on avait collé du papier rouge décoré d'un semis de fleurs d'or et de bandes décoratives. Quelques jours auparavant, un orage avait quelque peu délavé les couleurs et assombri le ton rouge vif du papier.

A la base des quatre angles extérieurs du Mén on voyait des sortes de dioramas avec cartonnages et poupées animés par un mouvement de mécanique, mélange disparate autant qu'anachronique de jouets européens et de peintures cambodgiennes représentant des scènes religieuses et légendaires.

Dans l'angle S.-O., une toile de fond cambodgienne montrait le Buddha en méditation dans un parc et, à côté, la scène du Buddha rencontrant le coupeur d'herbe qui lui offre sa gerbe ; tout près d'un aquarium, des poupées figuraient une scène d'un roman siamois moderne : le bonze Nèn Kèo troublé dans sa récitation religieuse par la demoiselle Phim qui cherche à le séduire.

Dans l'angle S.-E., un paysage essayait de reconstituer la station d'altitude du Cambodge, le Bockor, avec chemin de fer mécanique, etc.

Dans l'angle N.-E., on voyait au centre une représentation du mont Meru sur le sommet duquel étaient le paradis et le palais d'Indra. A la base de la montagne, une théorie de devatās en carton découpé était animée d'un mouvement giratoire.

A droite et à gauche du mont sacré, étaient reproduites les collines d'Udong.

Dans l'angle N.-O., de petites poupées figuraient l'épisode du joueur de *vīnā* qui, au moyen de ses trois cordes diversement tendues, démontre au Buddha le danger des mortifications exagérées.

A gauche, un gros pantin bariolé reproduisait l'épisode d'Enao caché derrière la statue de l'idole.

Le catafalque (*prāh banča*), vaste échafaudage en bois recouvert de papier doré et de clinquant, où dominaient les tonalités rouge feu, avait la forme d'une pyramide

carrée à 9 étages de hauteurs croissantes. Le tout reposait sur une plateforme carrée également en bois, dissimulée sous les papiers d'or et d'argent.

Au pied du catafalque, brûlait la lampe qui fut allumée au moment de la mort du roi et dont la flamme, soigneusement entretenue depuis cette époque, servira à mettre le feu au bûcher. Sur le premier étage, étaient déposées des fleurs sous globes, des coupes d'offrandes, des bougies, des parasols blancs à franges dorées ainsi que des écrans. Au sommet, sous la retombée des longs voiles blancs garnis d'étoiles d'or (ou plus exactement de papier doré), se dressait l'urne en argent doré plaqué sur une forme en bois doublée d'argent. Cette urne, que l'on peut voir au Musée, haute de 3 m. 60, a la forme rituelle et très élégante d'un calice allongé avec un couvercle en forme de flèche évoquant la pointe des coiffures de danseuses. De ce couvercle descendait sur trois côtés une bande d'étoffe blanche (*phusa that*), dont l'extrémité inférieure était repliée et que les bonzes déplaient et tenaient à la main quand ils venaient prier, sorte de communication symbolique portant au roi défunt les prières et les vœux des assistants.

Au-dessus de l'urne, s'élevait un parasol blanc broché d'or à 5 étages, et 4 colonnes drapées de blanc supportaient un plafond au-dessus du catafalque.

Dans la branche Est du Mén, plus longue que les autres, des sièges étaient alignés pour le roi et sa suite, quand ils venaient se recueillir devant l'urne.

Dans la branche Ouest veillaient les dames du Palais, se relayant à tour de rôle.

Au-dessus de chaque porte, une longue bande d'étoffe blanche formant velum protégeait l'intérieur du Mén des rayons du soleil.

Le vendredi 9 mars, dès sept heures du matin, une animation particulière règne dans l'enclos du Mén : il s'agit de retirer l'urne du sommet du catafalque en la faisant glisser sur le grand plan incliné en bois qui a déjà servi à la monter. On la transporte, au son des conques et des coups rythmés frappés sur les tambours, dans le petit pavillon de l'angle S.-O., dit des parfums.

On retire de l'urne le corps ou plutôt le cylindre en argent (*lat*), qui contient le corps, pour le placer dans l'urne en bois d'aigle, recouverte de papier et piquetée de fleurs d'or.

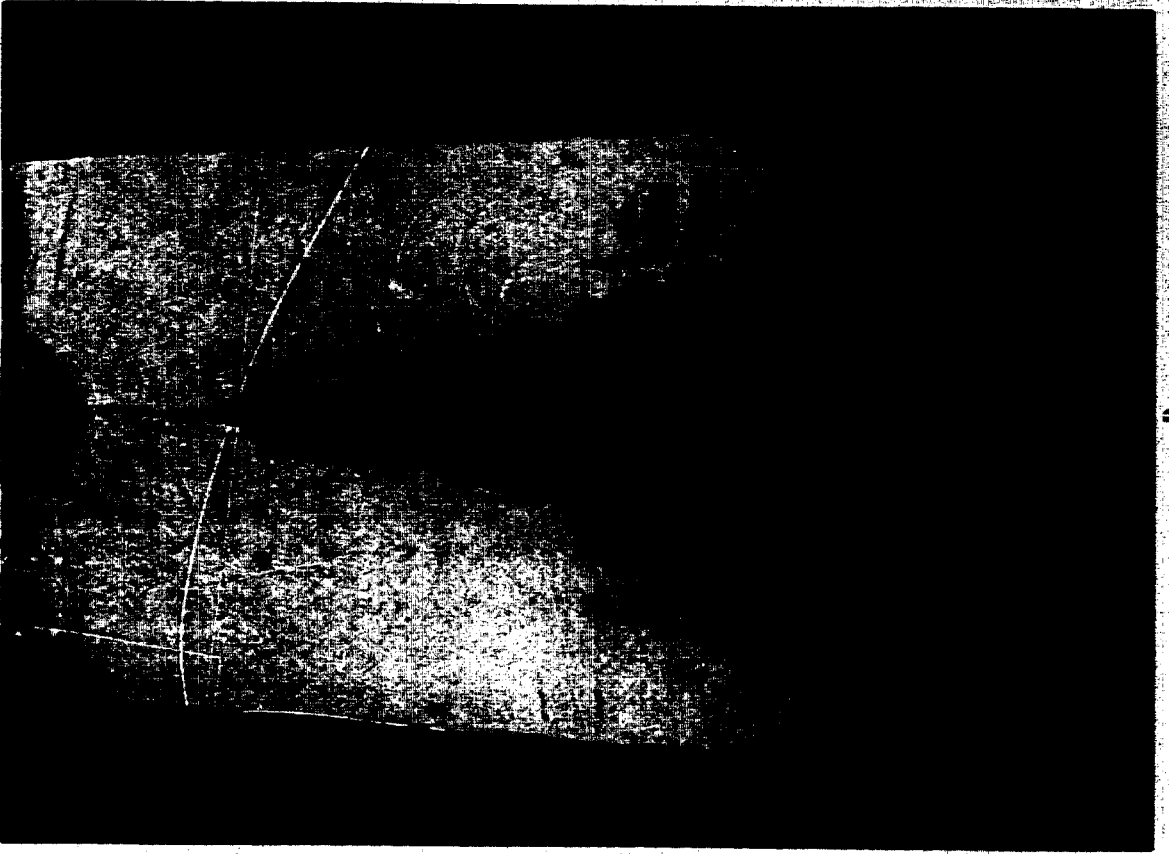
Pendant ce temps, les charpentiers du Palais enlèvent les 4 étages supérieurs du catafalque, qui se trouve ainsi réduit à 5 étages, et on prépare le bûcher, après avoir interposé une couche de terre isolante sur le plancher.

Deux petits escaliers en bois accèdent, à l'Est et à l'Ouest, à la plateforme du bûcher, au-dessus duquel est disposé un pavillon carré à toiture plate et dont le plafond est tapissé intérieurement en écorce de bananiers verts. Les montants sont également en troncs de bananiers sculptés.

Sur le bûcher ainsi préparé, on vient déposer l'urne en bois de santal : ce bûcher est relié à la façade extérieure Sud du Mén par une mèche que soutient un support en forme de dragon.

Les assistants, à qui l'on a remis des sachets parfumés et des branches de fleurs faites en copeaux de santal, montent déposer ces offrandes sur le bûcher. Quand ce défilé est terminé, S. M. Monivong allume, avec le flambeau dont la flamme dure depuis la mort du roi défunt, l'extrémité de la mèche. Le feu se propage dans une traînée éblouissante, au milieu de la fumée et des crépitements des pétards, jusqu'au bûcher, cependant que les salves des canons retentissent et que la musique royale joue la marche funèbre de Chopin. Des bambous disposés sur la face Nord et contenant





H

A

FUNÉRAILLES DE S. M. SIBOWATH.

A. Le Pral. M. B. Funerailles de Sibowath. (D. 1900.)

de la poudre sont allumés et font entendre des sons bizarres produits par le débouchement successif d'orifices préparés d'avance.

La fumée envahit tout l'intérieur du Mén et les *malaphusa* ou serviteurs des morts ferment les paravents ornés de figures de devatās qui dissimulent l'urne et le bûcher aux regards.

Le Résident supérieur et sa suite se retirent ; les princes, princesses et ministres cambodgiens restent à veiller autour du bûcher en combustion, pendant que les bonzes récitent des textes sacrés.

Les restes de ce qui fut S. M. Sisowath continuent à se consumer pendant une partie de la nuit. Au dehors, les divertissements habituels, feux d'artifices, spectacles en plein air, danses cambodgiennes, ont lieu comme les autres soirs.

Le lendemain matin, samedi 10 mars, devant le roi et sa cour, s'accomplissent les cérémonies rituelles qui accompagnent l'extinction des charbons et le lavage des cendres. Dès 7 heures, des bonzes viennent réciter des prières devant le bûcher : la bandelette blanche (*phusa that*) dont une extrémité est placée dans les cendres, a son autre extrémité tenue par les bonzes, qui prient, au nombre de 88, au pied du catafalque. Des bougies sont allumées aux angles du bûcher, et pendant que les bakous soufflent dans les conques, commence la sélection des résidus de l'incinération. On sépare les charbons et cendres d'avec les petits fragments d'os incomplètement calcinés qui s'y trouvent mélangés, et ces derniers sont recueillis et lavés avec soin dans un tamis au-dessus d'un plateau en métal précieux.

La reine-mère et le roi, montés sur la plateforme supérieure du bûcher, président à cette cérémonie accomplie par les plus proches parents du roi. Puis les bakous et les dames du Palais montent à leur tour et viennent arroser avec de l'eau de coco et des parfums, au moyen de conques, les ossements déposés sur une coupe.

De nouveau, 88 bonzes viennent réciter les prières, toujours tenant l'extrémité du *phusa that*, qui repose dans la coupe où sont les ossements lavés. Puis ces ossements sont placés dans une petite urne en or, qui est descendue par le plan incliné et transportée sur le palanquin royal, où le dernier fils du roi, prosterné, la maintient sur le coussin du siège.

Cette urne est conduite au pavillon des parfums, pendant que l'on remonte les quatre étages supérieurs du catafalque pour le rétablir dans toute sa hauteur.

A 9 heures du matin, un cortège se forme et part du Mén pour aller jeter dans le fleuve les charbons, résidus et déchets du bûcher enveloppés dans des sacs en étoffe blanche ; ces sacs sont placés sur des coupes et plateaux et transportés sur un palanquin. En tête du cortège sont des licteurs en blanc, puis des bakous soufflant dans des conques, suivis de mandarins en habits de deuil. Les tambours scandent la marche et le flageolet (*sralay*) fait entendre sa mélodie plaintive. Arrivé sur la berge du fleuve, devant l'appontement royal, on descend les sacs, qui sont déposés dans une pirogue et emportés vers le milieu du fleuve, accompagnés par deux fils du roi défunt et des bakous dans une seconde pirogue. Les résidus du bûcher sont ainsi immergés, au son des conques, devant l'assistance debout sur la berge.

A 15 heures, on vient replacer la petite urne en or contenant les cendres sur le catafalque reconstitué dans toute sa hauteur : l'urne reste là exposée aux regards de la foule, admise à défilier devant elle.

A 17 heures, on présente au roi et aux principaux dignitaires de la cour réunis devant la façade principale du Mén un cortège de 200 prisonniers, dont deux femmes, qui viennent d'être libérés à l'occasion des funérailles. Ils se prosternent et font les trois saluts d'usage devant S. M. Monivong, qui leur recommande de faire bon usage de leur liberté, les menaçant des peines les plus sévères s'ils étaient repris à mal faire.

Le soir, dans la salle officielle des danses, un spectacle est offert par le roi à la colonie européenne, cependant qu'à 19 heures on inaugure une statue du Buddha fondue avec les bijoux du roi défunt.

Enfin, le dimanche 11 mars, l'urne contenant les restes de S. M. Sisowath est déposée dans une salle spéciale du Palais, en attendant d'être transportée sur la colline d'Udong, quand le cetiya destiné à la recevoir aura été construit.

Avant de terminer, je voudrais faire un bref retour en arrière.

Ayant assisté en janvier 1906 aux funérailles de S. M. le roi Norodom, je voudrais signaler, en me servant des notes que j'avais prises à cette époque, les différences inévitables que vingt-deux années d'intervalle n'ont pu manquer d'apporter au cérémonial des funérailles royales.

Celles du dernier roi ont été en général moins fastueuses. Elles n'ont duré que dix jours au lieu de quatorze. Le Mén de Norodom élevait sa pointe à 55 mètres du sol, soit à vingt mètres de plus que celui érigé pour son successeur. En janvier 1906 toutes les têtes étaient rasées, aussi bien hommes que femmes. En 1928, la plupart des Cambodgiens portaient le deuil à l'européenne avec le simple brassard noir ; les dames du Palais seules montraient les crânes rasés et les vêtements blancs.

En résumé, prises dans l'ensemble, si les cérémonies furent sensiblement les mêmes pour les deux rois défunts, l'incinération des restes du roi Sisowath fut entourée de moins d'apparat ; mais ce fut néanmoins une très belle fête officielle, au protocole bien réglé et aux rites scrupuleusement suivis. — H. MARCHAL.

*Ecole supérieure de Pâli.* — La commission chargée de faire subir l'examen de sortie aux élèves de l'Ecole supérieure de Pâli du Cambodge, a siégé du 21 au 24 février 1928. Elle a examiné 27 candidats, dont 25 bhikkhus et 2 samañeras. 26 ont reçu le diplôme. Les épreuves comprenaient notamment : la traduction en khmèr d'un texte pâli (extrait du *Paññāsajātaka*), l'explication d'un texte d'*Abhidhamma*, une narration sur un épisode de la vie du Buddha (le *Dhammacakkappavattana*), une version du khmèr en français, l'explication d'un texte de Vinaya (extrait de la *Kaṅkhāvitāraṇī*), la traduction d'un texte sanskrit (extrait du *Buddhacarita*), etc.

*Aṅkor.* — Comme l'année dernière, l'activité de M. H. Marchal, conservateur du groupe d'Aṅkor, s'est portée principalement sur le Prāḥ Khān, le grand temple au Nord-Est de l'enceinte d'Aṅkor Thom.

La chaussée qui traverse les douves et donne accès au gopura extérieur oriental a repris une partie de son aspect ancien du fait de la réfection des deux murs de soutènement latéraux qui s'étaient écroulés. Ces murs ont été repris pierre par pierre, puis remontés ; mais un assez grand nombre de pierres ont dû être remplacées, soit qu'elles n'aient pu être retrouvées, soit que, fissurées ou morcelées, elles n'aient pu être utilisées. Toutefois le mur Sud montre encore des restes assez importants du bas-relief, inachevé par endroits, qui le décorait sur toute sa longueur.